

## Le délire collectif des déclinistes français : Finkielkraut, Zemmour, Houellebecq et Onfray (deuxième partie)

Alain Roy

Numéro 70, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86908ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (2017). Le délire collectif des déclinistes français : Finkielkraut, Zemmour, Houellebecq et Onfray (deuxième partie). *L'Inconvénient*, (70), 7–14.

# LE DÉLIRE COLLECTIF DES DÉCLINISTES FRANÇAIS

FINKIELKRAUT, ZEMMOUR, HOUELLEBECQ ET ONFRAY

(deuxième partie)

*Alain Roy*

### III. Michel Houellebecq, *Soumission* (Flammarion, 2015)

Avant même sa sortie officielle le jour des attentats de *Charlie Hebdo* – coïncidence troublante, qui n'en était peut-être pas une –, le sixième roman de Michel Houellebecq soulevait déjà une polémique autour de cette question : s'agissait-il, oui ou non, d'un roman islamophobe ?

Suivant le scénario imaginé dans *Soumission*, le chef du nouveau parti de la Fraternité musulmane, Mohammed Ben Abbes, remporte l'élection présidentielle de 2022 en se faufilant parmi les partis traditionnels jusqu'au second tour, où il défait le Front national en dirigeant une coalition cherchant à faire barrage à l'extrême droite. Le président musulman sitôt élu, la société française s'islamise rapidement : la Sorbonne, où le narrateur enseigne la littérature du 19<sup>e</sup>, devient une université islamique financée par la monarchie saoudienne ; le système d'éducation, où l'âge d'instruction obligatoire est ramené au niveau de l'école primaire, est chamboulé de fond en comble ; les femmes quittent en masse le marché du travail et s'habillent de façon plus modeste, en troquant robes et jupes pour des pantalons. Pour le narrateur et ses collègues masculins, l'islamisation accélérée de la France est une aubaine, car les pétrodollars leur apportent de plus hauts salaires et des appartements cossus, mais aussi parce qu'elle autorise la polygamie, grâce à laquelle les hommes aisés peuvent avoir au moins deux épouses : l'une, plus âgée, pour la cuisine et l'autre, adolescente, pour le sexe. À la fin du

roman, le narrateur est sur le point de se convertir à l'islam, après avoir échoué à renouer avec la foi chrétienne. Dans le sillage de la France, les pays européens s'islamisent tour à tour, tandis que Ben Abbes s'active à reconfigurer l'Europe en une Union méditerranéenne incluant les pays d'Afrique du Nord.

Les détracteurs de *Soumission* ont dénoncé le fait (souvent ignoré ou sous-estimé par la critique nord-américaine) que cette trame romanesque s'inspire des scénarios d'islamisation de la France et de l'Europe que véhicule l'extrême droite depuis plusieurs années, dont l'auteur Renaud Camus, cité dans le roman, ainsi que la complotiste juive Bat Ye'or, également citée, qui agite le spectre de l'Eurabia, d'une Europe vouée à l'arabisation<sup>1</sup>. Les discussions politiques qui émaillent le roman présentent cette éventualité comme étant possible et rationnelle, en évoquant « l'arrivée massive de populations immigrées empreintes d'une culture traditionnelle » (276). En se portant à la défense de *Soumission*, Finkielkraut a soutenu que le roman mettait en scène « un avenir qui n'est pas certain mais qui est plausible », et ce, parce que « l'islam est aujourd'hui en position de force » et que « rien ne fait obstacle aux revendications de l'islam » (affirmation un peu étrange quand on sait que la France est le pays où les lois contre le port du voile sont les plus strictes en Occident)<sup>2</sup>. Pour Finkielkraut, Houellebecq est le « grand romancier du possible », et le monde qu'il imagine dans *Soumission* est « déjà en quelque sorte notre présent ». Interrogé sur la

plausibilité de son scénario de politique-fiction, Houellebecq a cependant reconnu que l'élection d'un président musulman en 2022 était peu probable, mais non sans affirmer que cette hypothèse était envisageable sur un horizon de quelques décennies. Sur le plateau d'*On n'est pas couché*, il a également admis : « m'accuser d'exploiter une peur, c'est vrai<sup>3</sup> ».

Contre l'argument de l'islamophobie, les défenseurs du roman et Houellebecq lui-même ont aussi fait valoir un autre argument, selon lequel *Soumission* ne présenterait pas une vision négative de l'islamisation de la France. Celle-ci se produit en effet sans grande turbulence, comme si la société tout entière était mûre pour cette conversion, ou pour cette soumission suivant le sens du mot *islam* dans la langue arabe. Le président Ben Abbas est présenté comme un homme politique intelligent et habile qui rallie aisément ses adversaires. Peu après son élection, les violences dans les banlieues diminuent fortement, de même que le taux de chômage, alors que les femmes quittent le marché du travail. La France islamisée éprouve alors un « élan d'espoir » (198), un regain d'« optimisme » (198). Pour certains critiques, *Soumission* ne serait pas tant un roman islamophobe qu'un roman illustrant la démission des élites, ici représentées par les professeurs d'université qui s'accommodent de l'islamisation pour en tirer des avantages personnels (mais cette lecture ne tient pas vraiment la route quand on considère que c'est toute la population de France qui, dans le roman, se soumet passivement à l'islamisation).

Que faut-il donc penser de la polémique soulevée par *Soumission* ? Ce roman est-il, oui ou non, islamophobe ? Eh bien, tous ont un peu tort et un peu raison à la fois, à cause du dispositif romanesque retors que l'auteur met en place et qui consiste à traiter de façon positive – donc non islamophobe – les prolongements d'une prémisse qui, elle, est fondée sur un scénario islamophobe (celui de l'islamisation de la France). Grâce à ce stratagème, Houellebecq satisfait les lecteurs islamophobes (en accréditant les fantasmes d'islamisation), mais en se dédouanant de toute accointance avec les exaltés de l'extrême droite (en présentant une vision favorable de l'islamisation). Les acteurs de la polémique qui font valoir l'un ou l'autre de ces aspects s'engagent forcément dans un faux débat, dans une controverse stérile sur l'alignement idéologique d'un scénario romanesque volontairement ambigu. Essayer de répondre à la question : « *Soumission* est-il un roman islamophobe ? », c'est poser le pied dans le piège que tend le roman à ses contemporains, et qu'il importe de contourner pour examiner cette autre question, beaucoup plus pertinente d'un point de vue littéraire : « *Soumission* est-il un roman réussi ? »

Le concept le plus utile pour apprécier la valeur esthétique de ce roman est sans doute celui de la *willing suspension of disbelief* – ou « suspension volontaire de l'incrédulité » – qu'a formulé l'écrivain Coleridge au début du 19<sup>e</sup> siècle. La suspension volontaire de l'incrédulité désigne l'opération mentale grâce à laquelle le lecteur accepte de prêter foi aux mondes imaginaires que les œuvres de fiction mettent en scène. Elle constitue, en ce sens, une condition nécessaire au bon fonctionnement de tout roman : si le

lecteur ne peut prêter foi aux événements relatés, même en tant qu'événements imaginaires, alors il « décroche » ; son scepticisme reprend le dessus, et il éprouve le sentiment que le monde représenté est factice et sans valeur. La suspension volontaire de l'incrédulité soulève, en somme, la question de la vraisemblance imaginaire.

Il existe deux façons d'aborder la vraisemblance d'une œuvre de fiction, selon qu'on s'intéresse à ce qu'on peut appeler sa vraisemblance *externe* ou bien, à l'inverse, à sa vraisemblance *interne*. La question de la vraisemblance externe consiste à se demander si les événements représentés sont vraisemblables en regard de la réalité extérieure. En tant que roman de politique-fiction et d'« anticipation proche », *Soumission* suscite spontanément ce type d'interrogation de la part du lecteur : « Se pourrait-il que de tels événements se produisent en 2022 ou dans un certain avenir ? » Les genres littéraires de l'anticipation et de la politique-fiction fonctionnent à partir de ce ressort comparatif, de la mise en relation constante d'une réalité présente avec un avenir virtuel qui en serait le prolongement. Dans le cas qui nous intéresse, cette mise en relation est d'autant plus naturelle que Houellebecq ne se gêne pas pour multiplier les références à des acteurs réels de la scène politique française, tels que Marine Le Pen, François Hollande, Nicolas Sarkozy, Manuel Valls, François Bayrou, ou encore le journaliste David Pujadas, chef d'antenne à la télévision d'État. Dans ce qui ressemble à une sorte d'*inside joke*, Houellebecq écrit, à propos de la présidente du Front national : « Le bruit courait depuis quelque temps que certains de ses discours étaient écrits par Renaud Camus » (110). Lorsque les détracteurs de *Soumission* parlent d'un roman islamophobe, ils le font donc au nom de ce critère de la vraisemblance externe, en jugeant que la prémisse d'une islamisation de la France n'est pas crédible, pas plus que les scénarios d'invasion musulmane agités par l'extrême droite. Suivant cette piste, le lecteur pourra donc se demander s'il est plausible qu'un parti de la Fraternité musulmane arrive au deuxième rang du premier tour des présidentielles, en recueillant 22,3 % des voix, alors que les citoyens de culture musulmane (dont plus de la moitié sont incroyants ou non pratiquants) représentent quelque 8 % de la population française. La prémisse houellebecquienne supposerait le triplement à court terme de cet électorat potentiel, ce qui sur le plan démographique apparaît douteux. Peut-être conscient de cette difficulté, Houellebecq avance que l'électorat du parti de la Fraternité musulmane allait « bien au-delà du cadre strictement confessionnel » (52), justification à laquelle les lecteurs auront le loisir de croire ou non ; de même qu'au score électoral de 34,1 % dont est crédité le Front national au premier tour, soit une augmentation de près de 60 % des voix par rapport au score obtenu à l'élection de 2017. Mais en nous livrant à de telles considérations – ce qu'invite à faire le roman lui-même, puisqu'il consacre plusieurs pages à discuter des sondages électoraux, des résultats du premier tour et des alliances entre partis au second tour –, on voit ce qu'ont de fragile les objections fondées sur la vraisemblance externe : c'est qu'elles mettent en relation deux mondes qui ne relèvent pas de la même « réalité ontologique » – le monde réel et

le monde de la fiction. Bien que défendables, les objections fondées sur la réalité objective donnent l'impression d'être chicanières, car elles refusent en quelque sorte de jouer le jeu de la fiction, de consentir à l'expérience d'une réalité virtuelle, fût-elle idéologiquement discutable. C'est d'ailleurs l'argument qu'ont invoqué Houellebecq et Finkielkraut pour défendre *Soumission*, en pariant sur la *possibilité* de l'avenir mis en scène, quelle qu'en soit la probabilité. Dans cette optique, l'évaluation de la vraisemblance externe risque fort d'être peu concluante, car elle repose en définitive sur la subjectivité politique de chaque lecteur : les lecteurs sensibles au caractère islamophobe de la prémisse auront tendance à trouver le roman peu vraisemblable, tandis que ceux qui portent foi aux scénarios d'islamisation et de déchéance nationale y verront un avenir possible et méritant d'être envisagé. L'évaluation de la vraisemblance externe nous conduit ainsi dans le même genre d'impasse que la polémique sur l'orientation idéologique du roman.

Il n'en va pas de même, en revanche, de l'évaluation de la vraisemblance interne, puisque celle-ci consiste à évaluer la cohérence du roman *avec lui-même*. Suivant ce critère, le lecteur se demandera non pas si le roman est conforme à une réalité extérieure, mais si le romancier reste fidèle, de chapitre en chapitre, au monde imaginaire qu'il a conçu ; si la trame des événements relatés découle logiquement de la situation initiale ; et si les personnages se comportent d'une façon concevable ou acceptable en regard de ce qui a été dit à leur sujet depuis les premières pages. On notera, en passant, que lorsque nous lisons des « classiques » de la littérature, nous nous dispensons souvent de soumettre les œuvres à ce genre d'évaluation, et c'est d'ailleurs le signe qu'elles sont bel et bien réussies : ayant passé le « test du temps », les bons romans coulent de source ; la question de leur vraisemblance imaginaire ne se pose pas vraiment et reste à l'arrière-plan de notre conscience. Par rapport aux romans fraîchement publiés, dont l'immense majorité sera vouée à l'oubli, notre sens critique est souvent plus aiguisé : tout en lisant, nous nous demandons si le livre que nous tenons entre nos mains passera ou non à la postérité.

Un premier élément est susceptible de faire naître le scepticisme chez les lecteurs de *Soumission* : c'est l'absence de tout conflit social ou politique après l'élection du président issu d'un parti musulman, alors que la première moitié du roman présente une image opposée de la société française, où se multiplient les émeutes et les incidents violents. Au milieu d'un cocktail, des universitaires entendent ainsi les bruits d'une fusillade, puis une forte explosion. Une colonne de fumée s'élève de la place Clichy, envahie par les flammes et jonchée de carcasses de voitures carbonisées. Le personnage de Lempereur, qui a fait partie de groupes identitaires dans sa jeunesse, explique au narrateur que les « affrontements ethniques » (63) sont souvent initiés par l'extrême droite afin de « faire monter la pression » (66) : « chaque fois que c'est parti en vrille ces derniers mois, il y avait au départ une provocation anti-islam : une mosquée profanée, une femme obligée d'enlever son niqab sous la menace, enfin un truc de ce genre » (66). « Vous pensez vraiment qu'ils veulent déclencher

une guerre civile ? » demande le narrateur. Lempereur répond : « Il n'y a aucun doute là-dessus » (69), puis il lui montre un texte intitulé « Préparer la guerre civile » (69), publié sur le Net par un groupe identitaire dont la maxime est la suivante : « nous sommes les indigènes de l'Europe, les premiers occupants de cette terre, et nous refusons la colonisation musulmane » (68). « Pour les identitaires européens, explique Lempereur, il est admis d'emblée qu'entre les musulmans et le reste de la population doit nécessairement, tôt ou tard, éclater une guerre civile » (70). Le narrateur partage peu après le point de vue de son collègue : « La France, comme les autres pays d'Europe occidentale, se dirigeait depuis longtemps vers la guerre civile, c'était une évidence » (116). Quelques jours avant les élections, une manifestation importante du Front national réunit des centaines de milliers, voire quelques millions de personnes sur la place de la Concorde. « Je n'avais jamais vu une foule pareille », observe le narrateur (119). Des banderoles affichent les slogans « Nous sommes le peuple de France » et « Nous sommes chez nous » (120). La télévision, en soirée, montre des images d'une nouvelle émeute : « Les affrontements avaient commencé, on distinguait des groupes d'hommes masqués, très mobiles, armés de fusils d'assaut et de pistolets-mitrailleurs ; quelques vitrines étaient brisées, des voitures brûlaient çà et là » (121). Le jour des élections du second tour, dans une sorte de mouvement de fuite survivaliste, le narrateur quitte Paris dans sa voiture aux petites heures du matin, muni d'une pharmacie portative, de vêtements de rechange pour un mois et de ses chaussures high-tech : « Je n'avais aucun projet, aucune destination précise ; juste la sensation, très vague, que j'avais intérêt à me diriger vers le Sud-Ouest ; que, si une guerre civile devait éclater en France, elle mettrait davantage de temps à atteindre le Sud-Ouest » (125). Sur sa route, dans une station-service à la vitrine explosée, il croise les cadavres d'une caissière et de deux Maghrébins assassinés. Le narrateur trouve refuge dans une auberge de village où la télé ne reçoit que les signaux de la BBC, comme si toutes les chaînes nationales avaient été brouillées pour cacher l'ampleur des troubles à la population. Le reportage anglais montre qu'une vingtaine de bureaux de vote ont été pris d'assaut par des bandes armées. Des urnes ayant été volées, le gouvernement décide d'organiser de nouvelles élections qui auront lieu le dimanche suivant, « sous la protection de l'armée » (137). L'appui au Front national augmente considérablement dans cet intervalle ; le parti est maintenant coude à coude avec la coalition adverse : « Les sondages secrets donnaient exactement les mêmes prévisions que les sondages officiels : du 50-50, jusqu'au bout, à quelques dixièmes de point près » (143).

La première moitié du roman brosse ainsi le tableau d'une France au seuil de la guerre civile, secouée par de multiples incidents de violence et dont la moitié de la population soutient le Front national. Ce monde fictif étant posé, que se passe-t-il au lendemain des élections présidentielles qui donnent la victoire, par une très courte marge, au candidat d'un parti islamiste minoritaire ? Eh bien, rien du tout. De façon surprenante, le pays accepte sans turbulence aucune le résultat électoral qui devrait logiquement ulcérer l'électorat

frontiste formant la moitié de la population. Pour les milices identitaires qui se livrent déjà à des actions violentes, l'élection de Ben Abbes est l'occasion rêvée de mettre en branle leur projet de déclencher une guerre civile. Mais elles n'en font rien. De façon étrange, la population française, incluant ses éléments les plus xénophobes et exaltés, se pacifie brusquement, comme si toute trace d'agressivité s'était évaporée alors que cela même qu'elle considérerait comme inadmissible vient de se produire. Pour justifier ce surprenant retournement de l'opinion, l'auteur invoque l'habileté politique du chef musulman ainsi que son charisme tout-puissant, qui méduse ses adversaires. Alors que Ben Abbes propose une diminution des dépenses sociales de 85 % (rien de moins !), personne ne lève le petit doigt dans ce pays réputé pour ses mouvements sociaux : « Le plus étonnant était que la magie hypnotique qu'il répandait depuis le début continuait à opérer et que ses projets ne rencontraient aucune opposition sérieuse » (210-211). Le FN semble avoir disparu du décor. Le clivage social que décrit la première moitié du roman s'est dissipé comme par magie.

Le comportement de la population féminine, au lendemain de l'élection présidentielle, est tout aussi surprenant. Alors qu'il se promène dans un centre commercial, le narrateur réalise que les femmes ne s'habillent plus de la même façon : « Toutes les femmes étaient en pantalon » (177) ; « les robes et les jupes avaient disparu » (177). Le narrateur en déduit qu'« une transformation, donc, était bel et bien en marche ; un basculement objectif avait commencé de se produire » (177). Quelques semaines plus tard, il comprend que la forte diminution du chômage est due à « la sortie massive des femmes du marché du travail » (199). « La France était en train d'évoluer rapidement, et d'évoluer en profondeur » (201), constate-t-il. L'auteur présente cette évolution rapide comme un état de fait, alors qu'elle coïncide assez mal avec le scénario électoral imaginé dans le roman : comme nous l'avons vu, le parti de la Fraternité musulmane recueille moins du quart des voix au premier tour ; et si Ben Abbes réussit à gagner la présidence, c'est grâce à des alliances avec les autres partis désireux de barrer la voie au Front national. Or l'auteur mène son récit comme si cet électorat fragmenté, coalisé contre le FN, s'était converti tout entier à des mœurs musulmanes, ainsi que l'électorat même du FN, ce qui est encore plus étonnant. Autrement dit, l'auteur confond en quelque sorte la victoire présidentielle d'un candidat musulman avec la conversion générale d'un pays à une religion pourtant minoritaire. Selon quel processus mystérieux les trois quarts des Françaises qui n'ont pas voté pour le parti de la Fraternité musulmane accepteraient-elles soudainement de renoncer à leur emploi, de devenir ménagères, de modifier leur habillement, de tolérer la polygamie, voire une certaine pédophilie (la seconde épouse de Robert Rediger, président de la Sorbonne islamisée, n'a en effet que quinze ans, l'âge minimum du consentement selon la loi française) ? Toutes les femmes de France s'islamisent dans une sorte de soumission magique que l'auteur ne se donne pas la peine d'expliquer. Comment comprendre cette passivité soudaine et entière d'une population auparavant combative et divisée ? Qu'est-ce

qui a pu pousser l'auteur à développer ce scénario alambiqué qui menace la suspension volontaire de l'incrédulité et, ce faisant, la postérité même du roman ?

J'entrevois deux motifs possibles. Il se pourrait, d'une part, que l'auteur tenait au dispositif romanesque ambigu qui consiste à donner un prolongement non islamophobe à une prémisse islamophobe. Autrement dit, par désir d'installer ce piège à polémique, Houellebecq *avait besoin que l'islamisation de la France se déroule de manière pacifique*. Si la seconde moitié du roman avait raconté l'éclatement d'une guerre civile, l'assassinat de Ben Abbes par un commando d'extrême droite ou quelque manifestation d'agressivité de la population majoritaire face à sa minorité musulmane, l'auteur n'aurait pas été en mesure de contrer le reproche d'islamophobie adressé à sa prémisse fondée sur les scénarios d'islamisation de l'extrême droite xénophobe. S'il a provoqué la controverse médiatique probablement espérée, le dispositif retors de l'auteur se retourne ici contre lui, car il l'oblige à concevoir un développement pacifique invraisemblable qui nuit à la cohérence interne du roman.

Le second motif auquel je pense découle d'un problème de focalisation ou de point de vue. Il apparaît assez évident que l'auteur a voulu créer un personnage dont les états d'âme refléteraient ceux de la civilisation à laquelle il appartient et qu'il symboliserait ainsi dans sa personne. De même que le héros songe au suicide avec détachement : « Je le sentais bien, je me rapprochais du suicide, sans éprouver de désespoir ni même de tristesse particulière » (207), la France et l'Europe acceptent de disparaître en s'islamisant : « L'Europe avait déjà accompli son suicide » (256), explique Rediger en évoquant la théorie de l'historien Toynbee, selon qui les civilisations meurent non pas assassinées, mais en se suicidant. Selon les dires de Rediger, que le roman confirme, « les nations européennes n'étaient plus que des corps sans âme – des zombies » (255), à l'image du narrateur amorphe et blasé qui se convertit à la religion musulmane destinée « à dominer le monde » (271). L'état de délabrement de la civilisation occidentale est reflété pareillement dans la déchéance physique du personnage, affligé de multiples maux : « Il fallait se rendre à l'évidence : parvenue à un degré de décomposition répugnant, l'Europe occidentale n'était plus en état de se sauver elle-même – pas davantage que ne l'avait été la Rome antique au V<sup>e</sup> siècle de notre ère » (276).

Cette intention esthétique peut certes se défendre, mais elle devient problématique dès lors qu'elle concerne le personnage *en tant que narrateur* (puisque nous avons ici affaire à un roman écrit au *je*). Car si l'instance narrative se dissout au sein de cette « communion métaphorique » entre le personnage et le monde qu'il symbolise, en excluant de son horizon toute forme d'altérité – qu'incarneraient, par exemple, des résistants à l'islamisation –, alors le roman, contrairement à sa nature, comme l'a montré Lukacs, devient le théâtre d'un monde *monologique*. Ainsi, dans la seconde moitié du livre, tout se passe comme si la population entière de France basculait dans l'islam comme le narrateur lui-même. À la toute fin du roman, alors qu'il est sur le point de se convertir, le narrateur confie : « Je n'aurais rien à

regretter » (300). L'islamisation immédiate et sans remous de la France reflète cette absence de regrets et l'apathie typiquement houellebecquienne du personnage, *comme s'il n'y avait plus d'écart entre la subjectivité de ce dernier et le monde extérieur*. Il est assez frappant de constater que le réel, dans la seconde moitié du livre, perd toute consistance alors qu'il cesse d'incarner un ordre extérieur sur lequel les désirs du narrateur viendraient se heurter (comme dans la première partie, lorsque sa maîtresse Myriam s'enfuit en Israël avec sa famille), autrement dit comme si le réel cessait d'incarner cette altérité inaltérable dont le propre est de demeurer imperméable aux désirs humains. Sur un mode presque magique, une sorte de réel compensatoire comble tous les désirs du héros : il est sollicité par la Pléiade pour préparer l'édition des œuvres de Huysmans, il récupère son emploi à la Sorbonne avec une forte augmentation de salaire, il se convertit à l'islam avec la promesse qu'il pourra jouir de plusieurs femmes. Une atmosphère d'irréalité enveloppe la seconde moitié du livre, où le réel se calque sur les projections fantasmatiques du narrateur. Dans ce monde monologique où coïncident le réel et les désirs du personnage, l'ironie romanesque perd toute assise, malgré les morceaux d'autodérision houellebecquienne disséminés ici et là. En évacuant, par exemple, des points de vue qui auraient moqué la conversion des universitaires ou la prémisse même de l'islamisation de la France, le roman reste en deçà de l'ironie « générale » dont parle Jankélévitch ; et il met ainsi en place un monde homogène et sans conflits, à l'image de l'endoctrinement auquel se soumet le narrateur en recevant les enseignements islamiques de Rediger. La question qui se pose alors est la suivante : qu'advient-il d'une forme romanesque qui cesse de mettre en scène une réalité *dialogique*, d'un roman où la narration rabat sur un seul et même plan la conscience du narrateur, le monde qui l'entoure et le discours religieux en tant que vérité révélée ? En renonçant à sa civilisation sans avoir « rien à regretter », à cet « Occident qui sous nos yeux se termine » (13), le narrateur houellebecquien ne renonce-t-il pas du même souffle à cette conscience individuelle qui définit le genre du roman et qui en fait tout le prix ?

Le temps nous dira ce qu'il adviendra de *Soumission*. On entend souvent dire qu'un écrivain est « libre d'inventer ce qu'il veut ». C'est vrai. Mais les lecteurs sont tout aussi libres de croire ou non à ses inventions. Quant à moi, il m'est arrivé de penser, à quelques reprises au cours de ma lecture, que le roman se résumait au fond à une sorte de gag politico-machiste un peu douteux, comme si l'auteur avait dilué sur trois cents pages la boutade suivante lancée à un copain frontiste : « Pourquoi crains-tu l'islamisation ? Avec le retour de la polygamie, bobonne fera la popote et tu auras une gamine pour le cul. »

#### IV. Michel Onfray, *Décadence* (Flammarion, 2017)

Le cas de Michel Onfray est un peu à part et un peu plus étrange aussi, car il offre le spectacle d'un philosophe de gauche qui se transforme sous nos yeux en philosophe de

droite, d'un anarchiste libertaire qui se mue en catastrophiste paniqué. De longue date, Onfray s'est réclamé d'un hédonisme athée, inspiré de Nietzsche et d'Épicure, qu'il a délayé dans d'innombrables ouvrages visant à déconstruire les pouvoirs autoritaires et leurs dérives ; mais voilà que le philosophe, à l'image de certains penseurs de droite et d'extrême droite, s'inquiète de la montée de l'islam qui finira par s'imposer auprès de l'« Europe judéo-chrétienne en fin de course » (20). La décadence qu'évoque le titre de l'ouvrage est donc celle de la « civilisation judéo-chrétienne européenne » qui serait « en phase terminale » (21). Après l'identité malheureuse de Finkielkraut, le suicide français de Zemmour et la soumission de Houellebecq, Onfray réécrit l'histoire de l'Occident depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'aux attentats du 11 septembre 2001 afin de nous montrer que sa suprématie pluriséculaire serait sur le point de s'effondrer.

Cette thèse énorme laisse d'emblée sceptique quand on considère le poids immense que l'Occident continue d'avoir dans les affaires du monde, ou encore le simple fait que l'Europe et l'Amérique du Nord, qui représentent 15 % de la population mondiale, possèdent 65 % de la richesse<sup>4</sup>. Hormis quelques pétromonarchies et paradis fiscaux de faible population, tous les pays les plus riches du monde sont des pays occidentaux. En 2015, l'économie de la France était la sixième au monde en importance<sup>5</sup>.

Comment s'y prend l'auteur pour nous convaincre que nous appartenons à une civilisation décadente ? Sa stratégie consiste à confondre ces deux termes : « civilisation judéo-chrétienne » et « civilisation occidentale », ce qui n'est pas la même chose. En glissant d'un terme à l'autre, Onfray conclut qu'un déclin du judéo-christianisme suppose le déclin de l'Occident. Voyons cela d'un peu plus près.

Conçu avec un souci de géométrie, *Décadence* compte deux parties d'égale longueur qui sont elles-mêmes divisées comme en miroir. La première partie, intitulée « Les temps de la vigueur », est subdivisée en trois sous-parties (« Naissance », « Croissance », « Puissance ») et chacune d'elles en cinq chapitres. La seconde partie, intitulée « Les temps de l'épuisement », est aussi divisée en trois sous-parties (« Dégénérescence », « Sénescence », « Déliaquescence ») qui sont chacune divisées en cinq chapitres. On reconnaît là cet art de la dissertation où la symétrie d'un plan bien proportionné est gage d'une pensée structurée. Nous verrons cependant qu'il n'en est rien et que ces effets sont plutôt le signe d'une volonté de faire entrer le réel, qui obéit à ses propres logiques, dans des architectures mentales prédéfinies.

Les deux premiers tiers de *Décadence* présentent une critique en règle du judéo-christianisme jusqu'au tournant des Lumières. On y reconnaît, sans surprise, l'hédonisme athée du philosophe qui s'inscrit dans le sillage de Nietzsche et de Voltaire. Onfray nous donne ici à lire, en quelque sorte, le « livre noir du judéo-christianisme ». Tout y passe : les Évangiles ne sont pas une parole révélée de Dieu, mais une légende, une fable pour enfants ; les miracles de Jésus sont des inventions fabriquées *post facto* ; les dogmes de l'Immaculée Conception, de la Trinité et de la transsubstantiation sont irrationnels ; les premiers chrétiens ont détruit d'innombrables

ouvrages philosophiques et littéraires qui ne convenaient pas à leur doctrine, tels que les tragiques grecs, des poètes latins et presque tout Épicure ; avec Paul, le christianisme s'est fait persécuteur et antisémite ; le christianisme a instauré une haine du corps, un masochisme malsain et un rapport névrotique à la sexualité ; en récompensant les pauvres dans l'au-delà, le christianisme était une religion qui étouffait les protestations sociales et était ainsi bénéfique aux puissants, qui l'ont aidé à prospérer ; le christianisme s'est livré à des entreprises d'évangélisation violentes et meurtrières ; de nombreux papes corrompus vivaient dans le luxe et la luxure ; la scolastique médiévale, dont il n'est rien resté de valable, justifiait les dogmes chrétiens par des raisonnements abscons et fumeux ; des excommunications fanatiques mettaient des individus au ban de la société ; l'Inquisition était une entreprise sadique et barbare qui s'appuyait sur la torture, les bûchers et les chasses aux sorcières ; les guerres saintes et les croisades avaient pour but de détruire les hérétiques ; le droit chrétien instruisait des procès contre des animaux, ce qui témoigne de sa folie ; l'Église misogyne a nourri une haine de la femme en l'associant au mal, au péché et au diable ; les évangélistes ont massacré les Indiens d'Amérique ; l'Église s'est dressée contre les découvertes de la science qui prouvaient l'absurdité de la Genèse, etc.

Tout Occidental un peu instruit reconnaîtra ici des choses dont il a entendu parler. Si l'auteur croit utile de revenir sur ces choses connues, en déduit-on, c'est parce qu'il souhaite démontrer que la décadence du judéo-christianisme est due au fait que celui-ci était vicié dans son principe, que cette « religion d'amour » était plutôt un instrument de haine et de domination, un invraisemblable tissu d'absurdités et de superstitions. Pour autant, le lecteur ne peut s'empêcher de se demander, tout au long de ces quatre cent cinquante pages, s'il était nécessaire de nous réexpliquer tout cela en long et en large, de nous démontrer par  $a + b$  que le dogme de l'Immaculée Conception ne coïncide pas avec ce que nous enseigne la biologie, que le dogme de la Trinité ne respecte pas le principe généalogique suivant lequel le Fils vient après le Père, que le corps du Christ ne peut pas se trouver dans l'hostie puisque celle-ci est fabriquée avec de l'eau et de la farine, que de brûler des sorcières, de massacrer des Indiens et de détruire des impies ne sont pas des gestes chrétiens, etc., etc. *Décadence* suscite ainsi un premier étonnement : celui de voir un philosophe qui trouve intéressant de réinstruire des causes entendues, d'élaborer une critique en retard d'un siècle et plus sur celle de Nietzsche et de Voltaire, en somme d'enfoncer une enfilade de portes ouvertes pour nous convaincre de ce que nous savons déjà. Dans sa forme même, l'ouvrage souffre ainsi de ce paradoxe : si Onfray peut proclamer aujourd'hui l'effondrement de la civilisation judéo-chrétienne, c'est parce que la critique du judéo-christianisme *a déjà fait son œuvre* ; l'entreprise de déconstruction à laquelle il se livre apparaît ainsi redondante à la lumière de son idée maîtresse.

Mais un second étonnement nous attend alors que l'auteur aborde le tournant des Lumières. Après des développements favorables à l'épicurisme, à l'humanisme pétrarquien, aux conceptions immanentes du pouvoir chez Machiavel et

La Boétie, on se serait attendu à ce que le philosophe présente sous un jour positif les deux autres trames constitutives de la civilisation occidentale – le rationalisme issu des Grecs et la pensée scientifique moderne – qui prendront le devant de la scène au fur et à mesure que le filon judéo-chrétien sera contesté et relégué dans la sphère des croyances personnelles. Car rien n'est plus occidental que ce dialogisme interne qui fonde la civilisation d'Occident, cette tension permanente entre ses éléments constitutifs qui ouvre un espace de débat et de pensée à partir duquel la critique des religions pourra voir le jour. Le judéo-christianisme n'est que l'un des filons de la trame occidentale et, pourrait-on ajouter, celui qui lui est le moins consubstantiel, non seulement parce qu'il est postérieur au rationalisme grec, mais parce qu'il a été importé du Moyen-Orient dans le berceau européen, où se développeront cet humanisme et cette pensée scientifique qui feront l'originalité de l'Occident. Autrement dit, on se serait attendu à ce que le philosophe défende ce qui, de la civilisation occidentale, fonde son athéisme et rend possible sa critique du judéo-christianisme ; mais tel n'est pas le chemin qu'il emprunte. Alors qu'il vient de démolir le judéo-christianisme de toutes les manières possibles et concevables, le voilà qui reproche à l'Occident, à partir des Lumières – tenez-vous bien –, de s'être *déchristianisé*.

La contradiction est énorme, et pourtant, tel est l'argument que développe Onfray à maintes reprises dans le dernier tiers de l'ouvrage. Après avoir reproché aux Lumières d'être des « demi-Lumières » parce que leurs conceptions déistes n'étaient qu'« un pas vers l'athéisme » (374), le philosophe reproche aux révolutionnaires français qui se sont inspirés du rousseauisme d'avoir mené une entreprise de « déchristianisation » (423) guidée par le ressentiment. Idem pour les révolutionnaires marxistes qui, suivant le programme rousseauiste, ont cherché à régénérer le genre humain au nom du progrès : « La déchristianisation accompagne tout le processus bolchévique : l'homme nouveau doit faire la peau à l'homme judéo-chrétien » (446) ; de là viendront les horreurs des goulags, puisque « la déchristianisation va de pair avec l'abandon de toute morale » (446). Pour appuyer cette inférence, le philosophe rappelle que le communisme a causé la mort de cent millions de personnes, mais semble ainsi oublier que le judéo-christianisme, selon ses propres explications, a lui aussi entraîné le massacre d'innombrables innocents.

D'une manière tout aussi incohérente, Onfray dénonce ensuite le fait que le « christianisme officiel » a été le « compagnon de route de tous les fascismes » (455) au 20<sup>e</sup> siècle, en soutenant – plus ou moins explicitement – les régimes de Mussolini, de Franco, de Hitler, de Pétain, des colonels en Grèce et des dictateurs d'Amérique latine. Le fascisme, écrit-il, est « une modalité réactionnaire et militaire du christianisme » (451). Mais le voilà, peu après, qui dénonce les réformes de Vatican II, lesquelles ont amolli l'Église en la dotant de conceptions œcuméniques et universalistes, d'un catholicisme social et d'une liturgie moins austère : « Vatican II, c'est le Mai 68 chrétien » (503). Or Mai 68, explique Onfray (qui suit ici Zemmour), constitue « le troisième temps de la

déchristianisation de l'Europe » (521) ; « Mai 68 est donc un mouvement de déchristianisation en Europe en même temps que l'avènement d'un monde franchement consumériste et déchristianisé en Occident » (522). Passons outre le fait que le consumérisme, « la religion païenne créée aux États-Unis » (538), remonte aux années 1950 – sinon avant – et n'a donc rien à voir avec les révoltes étudiantes de Mai 68 (comme si les étudiants de l'époque y étaient pour quoi que ce soit dans le système économique déjà en place), pour nous arrêter aux causes du retournement qui conduit le philosophe athée à déplorer la déchristianisation de l'Occident.

Suivant les propos que tient Onfray dans les derniers chapitres, il semble que ce retournement soit le produit des récents attentats islamistes qui auraient révélé l'état de faiblesse de l'Occident déchristianisé. À cause de Vatican II et de son programme doucereux, l'Occident aurait prêté le flanc aux attaques de ses ennemis : « Avec pareil programme, on ne crée ni ne défend une civilisation, on produit un humanisme. Le Dieu de colère laisse place au Dieu d'amour. Or la colère fait peur et tient les loups à distance alors que l'amour est une évidente promesse de victoire pour ceux qui ont choisi la haine » (508). Avec Vatican II, « l'Église a précipité le mouvement en avant qui annonçait sa chute » (518) et l'Occident déchristianisé s'est fait victime de sa vertu : « Aucune civilisation ne s'est jamais construite avec des saints et des pacifistes, des non-violents et des vertueux – des gentils garçons » (581).

On aurait envie d'objecter que rien n'est plus judéo-chrétien que de « tendre l'autre joue », comme l'enseignait Jésus, et que cette faiblesse que déplore le philosophe serait plutôt le signe d'un Occident *christianisé* ; sauf que ce constat même d'un Occident affaibli est peu crédible. Selon la vision étrange d'Onfray, les combattants islamistes seraient devenus aujourd'hui plus puissants que toutes les armées occidentales réunies : « L'Occident ne dispose plus que de soldats salariés n'ayant pas envie de mourir pour ce que furent ses valeurs aujourd'hui mortes. [...] L'Islam est fort, lui, d'une armée planétaire faite d'innombrables croyants prêts à mourir pour leur religion » (572). Selon l'analyse qu'il propose des attentats du 11 septembre 2001, la puissance invincible des djihadistes leur viendrait notamment d'une arme dévastatrice, l'effrayant et redoutable couteau exacto, qui a suffi à vaincre « l'Occident hyperindustriel, armé jusqu'aux dents, disposant d'armes de guerre sophistiquées à l'extrême » : « La plus grande armée du monde, la plus sophistiquée, la plus dispendieuse en argent public se trouvait donc réduite à néant avec ces *cutters* » (559). Les djihadistes qui reçoivent un peu partout des bombes sur la tête seraient sans doute heureux d'apprendre que l'armée américaine a été « réduite à néant » et qu'ils ont virtuellement gagné la guerre des civilisations évoquée par Samuel Huntington (que cite Onfray en conclusion). Perdant tout sens de la mesure, le philosophe fait mine d'ignorer que réussir un attentat, ce n'est pas gagner la guerre, et il se complait dans l'image irréaliste d'un Occident complètement effondré devant le djihadisme : « Nous avons le nihilisme, ils ont la ferveur » (572) ; « Le bateau coule ; il nous reste à sombrer avec élégance » (572) ; « L'Europe est à prendre,

sinon à vendre » (578). Parlant des attentats de *Charlie Hebdo*, Onfray écrit : « Personne ne niera que cet attentat ait créé un sentiment de terreur massive » (565). Le terrorisme, ajoutait-il, est un « processus clairement annoncé et énoncé de l'installation de la terreur dans les consciences » (565).

On pourrait en conclure que *Décadence* est l'œuvre d'un philosophe terrorisé, d'un philosophe qui, sous l'effet de la terreur, n'arrive plus à penser clairement et en vient ainsi à renier son athéisme, parce que la peur de nouveaux attentats lui inspire la nostalgie du temps où un judéo-christianisme belliqueux intimidait ses adversaires. Traumatisé par les attentats de *Charlie Hebdo*, le philosophe sombre dans un défaitisme hystérique qu'il prend pour de la sagesse tragique ; apeuré par l'ennemi djihadiste, il en surestime la force au point de se croire déjà vaincu ; et il se met alors à ressasser les discours d'extrême droite sur l'immigration musulmane en France et ses « taux de natalité en expansion » (589), en évoquant la réalité des chiffres qu'il s'abstient néanmoins de citer (parce qu'ils seraient peu concluants). Comme si elle ne savait plus comment ordonner ses principes, sa pensée se désorganise en critiquant tout à la fois la mollesse de Vatican II et l'expédition punitive des États-Unis contre Ben Laden, qui n'aurait pas été faite « selon le droit ». Le philosophe prône et dénonce une chose et son contraire, créant ainsi l'effet d'un esprit égaré et confus.

*Décadence* nous offre d'ailleurs un autre motif d'étonnement avec ses derniers développements sur le transhumanisme. Par ce terme, Onfray désigne l'avènement d'une « civilisation planétaire, une, unique, monolithique » (583), une civilisation déterritorialisée où l'« homme nouveau s'obtiendra par la science, la médecine, la technologie, la biologie, la chirurgie, la pharmacologie, la génétique, mais aussi la cybernétique » (585). Depuis quelques décennies déjà, le transhumanisme serait en train de prendre forme grâce aux travaux de chercheurs américains : « Ce monde auquel travaillent déjà un nombre considérable de personnes, dont, depuis 1980, l'université de Californie à Los Angeles, abolira définitivement le vieux monde » (585). Si on essaie de suivre la pensée du philosophe, celui-ci considère donc qu'un islam conservateur détruira l'Occident par la force et la démographie, puis que le monde ainsi refaçonné basculera dans le transhumanisme. On voit tout de suite ce qui ne va pas avec ce scénario ridicule : le transhumanisme que décrit Onfray représente en fait l'élargissement de la civilisation occidentale à l'ensemble de la planète (quoi de plus occidental que toutes ces sciences qui façonneront « l'homme nouveau » ?). Mais comment le transhumanisme pourrait-il se développer si l'islam conservateur a préalablement rayé de la carte la civilisation occidentale décadente ? Comme on le voit, nous nageons ici en plein délire.

Dans un passage révélateur, Onfray évoque la soutenance de thèse du résistant Julien Freund, où ce dernier aurait répliqué à Jean Hyppolite, grand spécialiste de Hegel : « C'est l'ennemi qui vous désigne » (550). Dans *Décadence*, tout se passe comme si Onfray se laissait définir par l'ennemi djihadiste en tant que judéo-chrétien alors qu'il s'est toujours identifié comme un athée. Ce faisant, il perd de vue le fait

que la civilisation occidentale ne se réduit pas au judéo-christianisme ; et que, si celui-ci bat de l'aile, il n'en découle pas que l'Occident n'est plus une civilisation dominante et triomphante.

## V. Conclusion

Finkelkraut, Zemmour, Houellebecq et Onfray. Quatre auteurs ayant publié, à la chaîne, quatre best-sellers fondés sur un même scénario islamophobe et catastrophiste : la France est vouée à une identité malheureuse à cause de ses citoyens musulmans ; la France s'est suicidée en raison d'un antiracisme soixante-huitard qui favorise l'immigration musulmane ; la France se soumettra à l'islamisation dans un avenir proche ; la France sera engloutie dans la décadence de la civilisation judéo-chrétienne vaincue par l'islam. Ces quatre scénarios qui se recoupent partagent un même caractère outrancier. Déconnectés des réalités démographiques, ils donnent à voir des auteurs qui ont perdu le sens du réel et ne semblent plus en mesure de surmonter une affectivité faite de peur et d'agressivité, qui les amène non seulement à mal penser (en accumulant sophismes et contradictions), mais à échafauder des visions d'avenir proprement délirantes.

Ce que donne aussi à voir la chronologie de ces quatre parutions largement médiatisées, c'est le processus par lequel un discours haineux réussit à s'installer dans l'espace public en étant légitimé par une intelligentsia bien en vue. Ce processus, dans le cas présent, peut être découpé en cinq temps :

Premier temps : une droite culturelle de bon aloi gagne ses lettres de noblesse à l'époque de la rectitude politique ; la gauche culturelle est moquée pour sa bien-pensance, ses idéaux frelatés, son refus de voir la réalité en face, son progressisme qui ferait table rase du passé.

Deuxième temps : un académicien réputé, issu de cette droite culturelle, quitte le domaine de la culture et investit le champ de la politique identitaire, où il diffuse des propositions pamphlétaires habillées de références philosophiques et littéraires ; en y regardant de près, on constate qu'elles s'apparentent aux positions antimusulmanes des penseurs d'extrême droite.

Troisième temps : l'académicien réputé ayant fait ce premier pas, un journaliste polémiste donne une audience encore plus large aux thèses xénophobes, qu'il exprime de manière encore plus crue et violente, en renouvelant les attaques contre la gauche antiraciste accusée d'être bien-pensante.

Quatrième temps : un romancier à succès affectionnant la provocation traduit en fiction les scénarios d'islamisation de la France et leur apporte une légitimité nouvelle du fait que la littérature serait un espace de liberté où les vérités inavouables doivent être dites.

Cinquième temps : un philosophe jusque-là associé à la gauche libertaire reprend à son tour les scénarios d'islamisation dans le cadre d'une fresque civilisationnelle catastrophiste et leur donne une nouvelle audience au-delà des clivages idéologiques habituels.

De best-seller en best-seller, une idée foncièrement délirante se trouve ainsi accréditée, banalisée, en étant réaffirmée par des figures connues de la critique littéraire, du journalisme, du roman et de la philosophie. Tout se passe comme si ces auteurs, en s'appuyant sur une critique de la gauche culturelle qui était légitime lorsque triomphait le politiquement correct, s'étaient laissés prendre au piège des allégeances idéologiques ; puis comme s'ils n'avaient eu d'autre choix, pour tenir la position de « mal-pensants de droite », que de se droitiser davantage, jusqu'à flirter avec l'extrême droite alors que la doxa basculait du côté du cynisme et du populisme. C'est ce qu'on appelle, dans la langue commune, « se peindre dans le coin ».

Mais il vient un moment où il faut sonner la fin de la récréation. On pouvait rire avec Philippe Muray de certains travers de la société moderne ; mais lorsqu'il s'agit de cibler un groupe de citoyens en le qualifiant d'ennemi intérieur et de menace à la nation, et qu'on se met à agiter des scénarios de guerre civile, eh bien, on ne rit plus.

Chacun à sa manière, nos quatre auteurs jouent le jeu de l'anticipation en imaginant l'avenir d'une France défaite et déchue. À notre tour de jouer ce petit jeu : dans un certain avenir, lorsqu'on verra que ce scénario de catastrophe ne s'est pas réalisé, ce moment de la vie intellectuelle française où quatre auteurs de renom avaient cru bon de propager un discours haineux et délirant contre les musulmans de France sera perçu comme un épisode honteux.

La lucidité est une vertu d'autant plus utile qu'elle s'exerce dans le présent ; rétrospectivement, elle a moindre prix. ■

*La première partie de ce texte a été publiée dans le numéro 69 de L'Inconvénient.*

1. Dans un article intitulé « *Soumission*, Le Pen au Flore », publié dans l'édition du 2 janvier 2015 de *Libération*, Laurent Joffrin écrit : « Quelles que soient les contorsions intellectuelles qu'on utilisera pour la défendre, la fable de Houellebecq jouera un rôle dans la cité : elle adoube les idées du Front national, ou bien celles de Zemmour, au cœur de l'élite intellectuelle. »
2. Finkelkraut commente *Soumission* dans l'émission *L'esprit de l'escalier* du 4 janvier 2015 diffusée sur les ondes de Radio Communauté Juive (RCJ).
3. *On n'est pas couché*, 29 août 2015.
4. Selon les données du Global Wealth Databook publiées par le Crédit Suisse en 2013.
5. Selon les évaluations du PIB publiées par le FMI et la Banque mondiale en 2016.